

JOURNAL DES DEMOISELLES ET COURRIER DES DAMES

PARIS 48, RUE VIVIENNE

12 Juillet 1884

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS
THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Il est heureux pour nous que la mode trouve des interprètes de bon goût, de bonnes faiseuses qui ne demandent pas à l'excentricité un succès de mauvais aloi. Madame Boucherie est de ce nombre; elle juge que l'on peut coiffer avec grâce et même avec un peu d'originalité, sans avoir recours à ces formes extravagantes qui nous semblent la négation du goût. Les mignonnes capotes qui sortent de ses mains, les chapeaux ronds si artistement garnis sont toujours séyants; elle a le talent rare de coiffer à l'air du visage.

Les capotes en paille de couleur sont de plus en plus à la mode; madame Boucherie les recouvre de tulle chenillé, chiffonné avec un goût parfait; les fleurs voilées de ce tulle ont des couleurs éteintes d'une aimable harmonie. La mode les veut en aigrettes, en gerbes flexibles composées de toutes sortes de fleurs.

Nous citerons comme une des plus charmantes expressions de la mode, une capote en paille marine, ornée de mimosas dorés enveloppés de tulle marine moucheté or; les brides en ottoman, la passe relevée en pointe. Une autre en paille grise, avec des coques en ottoman disposées en éventail ou en fouillis; à travers cette gracieuse disposition retombent des cerises à plusieurs degrés de maturité; les brides en ottoman gris.

Une capote en gros tulle grec crème est si légèrement chiffonnée qu'elle semble un souffle; la passe en



Pardessus en crêpe de Chine crêpé écri, complétant la toilette en soie rouge et dentelle de la gravure coloriée.

Costume en soie bleu pâle avec dessin velouté crème et voile bleu.

velours rubis avec un nœud-papillon sur le sommet.

Les chapeaux ronds pour la mer, pour les voyages, ont des calottes fort élevées qui servent à échafauder des masses de fleurs, la plupart très grandes : le tournesol, dans des proportions convenables fait bien, et aussi certaines fleurs d'eau en forme de cornet. Mais

pour que cet ensemble soit joli, il faut qu'il soit chiffonné par une main habile, sans quoi il pourrait bien tourner au grotesque.

Madame Boucherie sait donner une grâce parfaite aux chapeaux des jeunes filles. Les écharpes en gaze gracieusement enroulées sont fixées par des fantaisies de goût.

La forme qui dérive de la casquette à bord plat, leur va particulièrement bien. Peu de garniture : des jarretières en velours, une touffe de plumes, posée devant, *militairement* ou *cavalièrement*.

Les prix de madame Boucherie sont des plus raisonnables : De 30 à 40 fr. de jolis chapeaux de jeune fille ; de 40 à 50 fr. et au-delà, pour les jeunes femmes et les dames âgées. Madame Boucherie demeure toujours rue du Vieux-Colombier, 16, près le boulevard Saint-Germain.

Chaque jour surgit une forme de chapeau nouvelle, une garniture originale ; ainsi la capeline en paille d'Italie créée pour la marquise X., qui l'arborera aux courses de Deauville. La passe est croquée derrière et relevée un tant soit peu ; devant elle creuse pour se relever en pointe, et dans ce creux sont massées de superbes roses dont les boutons s'élancent en aigrette. Cette forme avançante dégage le chignon.

Les calottes sont généralement fuyantes et hautes, et non garnies derrière ; toute la garniture, plumes, fleurs ou velours, se dispose devant.

Les ombrelles sont d'un grand luxe, mais quelques-unes, comme la suivante, ne doivent guère préserver du soleil : Un dôme en dentelle crème ou noir, doublé de tulle avec une collerette en dentelle au sommet et une haute dentelle au bord.

Une autre fort originale est couverte de volants en dentelle crème, non maintenus à la doublure ; la dentelle assez haute. Tous ces volants, l'ombrelle ouverte, forment un fouillis léger tout à fait gracieux ; l'ombrelle fermée, les volants retombent en sens inverse, c'est tout drôle. Encore un genre nouveau : l'étoffe plissée en long, un large entre-deux de guipure posé à jour et une guipure en volant. Il y a aussi l'ombrelle assortie au costume, en soie chinée ou brodée.

Les manches de ces coûteuses fantaisies atteignent des prix excessifs. Il y en a en écaille avec le monogramme en or posé en relief ; en ivoire avec la poignée sculptée et le chiffre finement fouillé ; en laurier avec une béquille en vieux Saxe, Syrène décorée de fine peinture ; en oranger avec une pomme en malachite montée à griffes et sur laquelle se détache une couronne de comtesse en corail travaillé, des liserons enroulés autour du manche et sur la poignée ; une tête de lion avec un collier en or, sur lequel est gravée cette devise. « Ne crains rien. » Ce dernier manche a été commandé par l'une des plus élégantes Parisiennes du noble faubourg.

Il y a en ce moment une recrudescence d'inventions chez nos premières couturières ; elle durera peu parce qu'elle est motivée par les derniers départs. Profitons-en toujours, sinon à titre de modèle, au moins pour vous tenir au courant des nouvelles créations.

D'abord, signalons l'habit, mais un habit qui ne ressemble en rien à ce qui s'est fait jadis ; c'est un habit si l'on veut, c'est une princesse si l'on préfère ; il recouvre les lés de derrière et il est gracieux dans sa

façon, ce qui n'étonnera personne si nous nommons la créatrice, madame Marquerie. Le costume est en bengaline de deux tons Scabieuse, le ton clair fait la jupe qui est entièrement recouverte de volants en tulle noir brodé en soie d'un dessin épais ; la tournure prononcée est soutenue par des aciers. L'habit en bengaline du ton foncé est à pointe devant et boutonné, avec deux revers en tulle brodé ; derrière, le dos et le petit côté descendent à dix centimètres du bord de la jupe, au-dessus d'un plissé en bengaline. Ces longs pans sont plissés à la taille de plis creux qui rentrent en dessous ; ils donnent l'ampleur suffisante et reçoivent sur le côté qui touche au tablier, un revers en tulle brodé ; ils ne s'assujettissent pas à la jupe, qu'ils peuvent découvrir puisqu'elle est toute garnie de volants. Cependant, pour l'empêcher de voler et pour qu'ils tombent droit, on met aux deux angles de chaque pan, des jetons en plomb. Cet habit soutenu par une croupe-tournure bien fuyante, est on ne peut plus joli.

Cet habit se fait aussi en toile-batiste, en lainage fil à fil. En tulle brodé ou en laize, il est d'une suprême élégance, et se montrera aux fêtes hippiques de l'été. Nommons encore les mantilles en dentelle si admirablement chiffonnées ; les petits mantelets Louis XV ; le couvre-épaules en tulle brodé tout papillonnant de plissés et brillant de jais ; de grands cols rabattus et ouverts avec des devants plissés réunis en pointe à la taille, des fichus coquets parant sans tapage, etc., etc.

Les étoffes de deuil et de demi-deuil sont très variées, unies ou à dispositions, brochées et brodées. Des semés de fleurettes, des rayures qui commencent leur vogue, tout est du meilleur goût. Quant aux tissus noirs, lainage ou toile batiste, ils sont solides et d'un beau noir.

Les costumes de grand deuil de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, sont soignés avec des façons qui conviennent à ce genre austère ; les étoffes sont belles et bonnes.

Les jolies façons dont nous venons de parler se font en tissus de couleur, elles n'en sont pas moins charmantes, au contraire, madame Marquerie ayant le talent de combiner, avec un goût rare, les nuances les plus opposées.

CORALIE L.

TOURNURES, JUPONS-TOURNURES
De madame M. Bordereau, 32, rue du Sentier.

Le jupon-tournure est d'autant plus pratique qu'il supprime tout l'agencement incommode de la jupe. La tournure très cerclée, placée dans l'intérieur du jupon, donne la fermeté obligée, et les aciers inférieurs sont organisés de manière à donner à la jupe cette ligne fuyante qui ajoute tant de grâce à la démarche. Le jupon est monté à une haute ceinture qui se boutonne sous la tournure, laquelle est mobile sur les côtés ; le devant plat est orné de broderie ou de dentelle, et la moitié de jupon qui recouvre les cercles, se boutonne de chaque côté, ce qui permet de l'ôter pour la faire blanchir, sans désorganiser la tournure. Cette moitié de jupon est plus ou moins richement garnie de broderie ou de dentelle rehaussant des volants froncés ou plissés, on y met aussi des entre-deux brodés avec un ruban de couleur qui fait transparent, c'est le côté élégant. Le jupon-tournure en surah noir est d'une élégance recherchée ; on y met de la dentelle, des plissés, des bouillonnés. On en fait en surah crème et même de couleur claire ; ce qui achève de le rendre tout à fait pratique, c'est qu'il supprime tout autre jupon.



4476

Journal des Demoiselles.

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de Modes VIDAL, 104, r. de Richelieu - Chapeau de Mme BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
 Veloutine FAY, 2, r. de la Paix - Eau d'HOUBICANT, 19, Faub. St. Honoré - Machines à coudre de la
 Cie Française H. VIGNERON, 10, Bd. Sébastopol.

VELOUTINE G. FAY
9, rue de la Paix, 9, Paris.

La Veloutine Fay a cela de particulier qu'elle adhère si bien à la peau que l'éventail ne peut la faire disparaître; de plus elle est invisible. Sans être un fard, elle blanchit pourtant la peau et lui donne un duvet velouté. En voyageant et en franchissant la mer, elle se conserve toujours blanche, pure et impalpable. Nos abonnées d'Amérique qui

nous écrivent à ce sujet, peuvent se servir en toute sécurité de la Veloutine Fay; elles se la procureront en écrivant à M. Charles Fay, lui-même, ou à ses correspondants. La boîte est entourée d'un prospectus qui dit que moins on met de Veloutine Fay, plus le duvet du riz semble nacré et naturel. Il en résulte qu'une boîte de 5 fr. dure fort longtemps et sans s'altérer; elle revient donc moins cher que les poudres de riz ordinaires.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 1 et 3)

Costume en soie bleu pâle avec dessin velouté crème et voile bleu.

Jupe en taffetas, couverte par une seconde jupe en soie à dessin velouté, que dépasse un plissé en voile. Tunique-princesse en voile; un gilet en soie sur lequel posent les bords du devant, qui est froncé à l'encolure et à la taille; trois plis groupés piquant, un peu de côté, le devant de la tunique, et un flot à longs pans, piqué près du poul. Une haute ceinture plissée dans la longueur, s'agrafe sous un chou. Col montant. A la manche ronde, un passe-poil en soie et une manchette en dentelle.

Pardessus en crêpe de Chine crêpé écru.

Façon visite avec des devants vagues, croisés et ornés tout le long d'appliques en chenille écru, semblables à celles posées au bas de la taille. La manche fournie par le côté du



3134

dos est froncée au poignet; le bord fait un volant fourni; le milieu de la jupe derrière, est plissé de plis plats. Col droit fermé par une agrafe artistique.

Costume d'intérieur en surah crème et batiste crème à dessin Pompadour.

Une jupe de dessous en taffetas, se boutonne devant, et le plastron bouillonné en surah s'attache de côté. La robe-princesse en batiste a son corsage doublé de soie, boutonné au milieu, sous le plastron bouillonné. La tournure est arrondie et la jupe largement plissée. Les côtés bouillonnés du plastron sont montés à la robe sous une quille en surah, qui est divisée, par des rangs de fronces en plusieurs bouillons allongés; de plus, elle est pincée par des cocardes en ruban placées entre les fronces. Manche demi-longue terminée par une engageante en dentelle. Le ruban sera assorti à l'une des couleurs du dessin.

Costume d'intérieur en surah crème et batiste crème à dessin Pompadour, de madame Hubler, 10, place Vendôme.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4476

Costume de château en faille ponceau, dentelle et crêpe de Chine crêpé, écru vif. — La jupe en faille avec trois petits plissés superposés au bas, est couverte d'une seconde jupe en tulle brodé, et d'une draperie en crêpe de Chine faite de trois plis plats, lesquels se perdent sous le relevé tombant de la tunique-princesse. Cette tunique se ferme de côté et se drape irrégulièrement en deux paniers inégaux; un flot en ruban de faille de côté. Un plissé en gaze, entouré de dentelle, forme un plastron aigu. A la manche, un parement ponceau, couvert d'une dentelle. — Bas de soie ponceau. — Soulier en chevreau écru. — Gants de Suède.

Costume de promenade en alpaca crème, orné de tresse

mohair mordoré. — Jupe en alpaca, au bas trois plissés surmontés de neuf rangs de tresse; sur le côté, une quille plissée en éventail, prend du relevé de la tunique et descend jusqu'au bord inférieur. La tunique a les côtés rejetés en revers ornés de tresse, elle couvre les lés de devant et se relève très haut sur la hanche; derrière, elle est plissée et tombe droite. Corsage à petite basque avec des rangs de tresse posés en gilet et tournant à l'angle de la basque; trois rangs sur le col montant, cinq sur la manche qui se termine par une dentelle. — Bas crème. — Soulier en peau mordorée. — Gants de Suède. — Chapeau en paille mordorée avec des plumes assorties au costume. — Ombrelle en soie changeante mordorée.

CAUSERIE

Les eaux de Chantilly. — La faisanderie du duc d'Aumale.



LES ne manquent pas à Chantilly, les eaux abondantes et limpides ; on les rencontre à chaque pas environnant le château que l'on croirait construit sur pilotis, contenues dans des canaux, débordant en cascades, emplissant à pleins bords des étangs magnifiques ; mais ce n'est pas de ces eaux-là, fournies par la Thève toute frangée de fleurs et par la riante Nonette, que nous voulons parler. Nous arriverions après un trop grand nombre de poètes qui les ont dignement chantées. Sachez que la découverte et l'exploitation d'une source ferrugineuse va donner un attrait de plus à certain site déjà renommé des environs de Paris. Quand nous disons découverte, nous sommes d'accord avec l'histoire, mais la légende veut que Henri IV ait goûté au pur cristal qui jaillit du bassin pompeusement nommé aujourd'hui bassin d'or, à cause de la belle rouille dorée qui s'y dépose.

Jamais eau ferrugineuse n'offrit, assure-t-on, de pareilles qualités : elle est légère, digestive, elle se laisse absorber avec la plus grande facilité, et, mieux qu'aucune autre, réussit, en peu de temps, à rendre au sang appauvri sa couleur rouge. C'est du reste le prospectus conçu dans les termes propres à ce genre de réclame ; tout ce que j'ai pu constater pour ma part, c'est que l'eau de Chantilly, déjà connue comme eau de table, est fraîche et délicieuse au goût, et que, sur le point où elle sort de terre, va bientôt s'élever un établissement qui tentera les étrangers à coup sûr. Quant aux Parisiens, comment supposer qu'ils se laissent attirer par les séductions d'une cure que l'on peut faire si facilement ? Ils n'entreprennent, c'est chose connue, que les traitements coûteux qui conduisent un malade à l'autre extrémité de la France. Les Parisiens continueront donc d'aller à Spa, mais je ne serais point étonnée que de très loin on vint à Chantilly.

Si vous m'en croyez, chères lectrices, visitez, avant même que l'hôtel, le restaurant et le gymnase projetés ne soient construits, cette île de la Chaussée entrecoupée de ponts rustiques sous lesquels passe en folâtrant la capricieuse Nonette, formant tout un petit archipel de jardins microscopiques comme ceux que l'on admire sur vos plateaux de laque. Un vieux monastère y a laissé des ruines encore majestueuses ; ses voûtes abritent déjà les milliers de bouteilles qui, aussitôt remplies, se répandent à travers le monde, rivales naissantes de Vals et de Saint-Galmier.

Vous pourrez faire de cette visite le prétexte de la plus intéressante promenade. Une soixantaine de trains, vous le savez, courent quotidiennement en

quarante minutes de Paris à Chantilly ; de là une voiture vous conduira au pied des hauteurs escarpées du Camp de César, sur la chaussée même que construisirent les Romains à l'aide de blocs de pierre énormes, pour atteindre et surprendre la dernière armée gauloise qui fut anéantie après d'héroïques efforts. Cette chaussée a donné son nom à la source, au hameau si joliment perché, près du village de Gouvieux, d'où vous vous dirigerez, jusqu'à Royaumont, au milieu du paysage étrange qui encadre les immenses carrières, exploitées au moyen âge pour la construction des monuments de Paris.

Rien de plus curieux que ces puits béants aux parois lisses et taillés à pic, profonds de plusieurs kilomètres parfois, dont les déblais ont formé des collines, toute sorte d'accidents, et qui s'ouvrent, éclatants de blancheur au flanc des côtes, sous le soleil. Ils font rêver à nos splendides cathédrales de l'Ile-de-France, cette région trop peu explorée des touristes, parce que, je le répète, elle est sous la main et où pourtant bat le cœur de notre antique patrie, parée de tout le prestige des chefs-d'œuvre de l'art et des grands souvenirs. Il n'est pas une église de village, dans cette vallée de l'Oise, qui ne possède quelque portail roman, quelques vitraux curieux, quelque morceau d'architecture intéressant. Montataire même, dont les cheminées d'usines nous importunent, cache derrière cet appareil industriel d'un assez vilain effet, le monument historique où Pierre l'Ermite prêcha la première croisade, et où se trouve un engin du XII^e siècle destiné à faire chauffer l'eau du baptême, administré alors par immersion.

Le joli pont jeté sur l'Oise au-dessus de Saint-Maximin, va nous conduire à Saint-Leu-d'Esserent. Son église romano-gothique, d'un grand caractère, s'entoure des restes très considérables de l'ancien prieuré, dont les hautes murailles grises donnent au bourg tout entier, situé sur une pente escarpée, l'aspect le plus austère. La partie principale de ce prieuré relevant de l'ordre de Cluny, et que vers la fin du XI^e siècle un comte de Dammartin fit construire par reconnaissance envers les Bénédictins qui avaient payé sa rançon aux infidèles (le cloître notamment), est tenue sous clef, par une propriétaire peu désireuse d'admettre les passants curieux dans son domaine. Elle se laisse désarmer cependant, car, pour ma part, j'ai pénétré dans l'enceinte du château-fort et admiré, outre les ruines si pittoresques, la belle vue dont on jouit sur les courbes de la rivière et les côtes environnantes, du haut d'une terrasse où s'épanouissent de vieux tilleuls. Quelques tours de roues encore et l'on est à Royaumont, devant cette abbaye que créa saint Louis, qui aimait la vallée de l'Oise et qui allait se reposer un mois entier parfois chez les bons moines de Cîteaux, dinant avec eux sans plus de souci de sa majesté royale, dans le réfectoire gothique admirable qui existe encore.

Que de doctes et saints personnages passèrent dans ces cloîtres, toujours debout si la fameuse basilique est détruite! Nous savons que la chambre de saint Louis se trouve parmi les cellules qu'on ne peut visiter, car Royaumont si longtemps condamné à des usages industriels, a été rendu aux Oblats d'abord, puis à des religieuses qui ont établi derrière les murs surélevés, leur maison-mère à laquelle est adjointe une école. Il ne reste plus que peu de chose de l'église, l'une des plus belles du royaume, bâtie par Pierre de Montreuil et dont l'inauguration eut lieu en présence de la jeune reine Marguerite de Provence, qui confia le tombeau d'un de ses fils à l'abbaye de Royaumont. Tout ce qui subsiste d'ailleurs : la maison des hôtes, la bibliothèque, etc., ne s'ouvre pas aux visiteurs sans des permissions toutes spéciales; n'importe, l'impression d'ensemble est saisissante, et tandis que la voiture continue de rouler sur les rives de plus en plus rapprochées de la Nonette et de la Thève qui va bientôt se jeter dans l'Oise, il semble que toute la puissante dynastie d'abbés qui pendant près d'un siècle sortit exclusivement de la maison de Lorraine, vous accompagne, en déroulant les annales d'un illustre passé.

Un détail vulgaire interrompt cette illusion; dans le village voisin, les paysannes assises sur leurs portes se livrent à la fabrication de bébés en caoutchouc, l'industrie de l'endroit. Puis on rejoint la forêt du Lys et sur une route ombreuse que traversent en bondissant avec mille gambades des douzaines de lapins, menaçants pour les jeunes taillis de M. le duc d'Aumale, on rejoint Chantilly.

Si vous avez un jour de plus à passer dans cette jolie ville semi-anglaise d'aspect, grâce à sa population d'entraîneurs, mais si française dans la partie qui environne ce château, justement nommé le *Versailles des Condés*, visitez la Faisanderie. C'est le moment de l'éclosion des jeunes faisans couvés par les poules, auxquelles une mode d'élevage assez cruel impose tous les soucis sans aucune des joies de la maternité. A mesure qu'un faisan sort de sa coquille, on l'emporte sous la grande couverture où les nouveaux-nés sèchent leurs premières plumes en attendant qu'on les distribue par centaines dans les parcs où ils vivent en liberté, rappelés seulement au gîte par les cris d'une pauvre poule, prisonnière derrière des barreaux assez écartés pour laisser passer les oiselets vaga-

bonds, mais qui ne permettent à leur tutrice que d'avancer une tête inquiète. Cette tête, ce cri, suffisent pour que jamais les petits drôles ne se trompent de poule, quoique les captives fort nombreuses, logent côte à côte. Ils retournent fidèlement sous l'aile de celle-ci ou de celle-là, jusqu'au moment où, l'instinct sauvage les reprenant, ils préféreront la liberté au délicieux hachis d'œufs, de viande et d'herbes de toute sorte, avec dessert de larves de fourmis que leur servent en sifflant les gardes de M. le duc d'Aumale, trop prompts, ce me semble, à les accuser « d'être ingrats ». Car enfin, que peut-on attendre d'une éducation aussi immorale, aussi contraire à tous les instincts de la nature qui supprime la mère et ne laisse même pas à la couveuse le rôle auquel un premier dévouement lui donnerait des droits?

Bref, les faisans que nous voyons si familiers au mois de juin, passent avant le mois d'octobre de l'état de volaille à celui de gibier; ils se dispersent dans les tirés où ils feront les délices des chasseurs, ... ceux du moins qui échappent tout petits aux serres de l'épervier. Car ce brigand de l'air est toujours proche, guettant les innocentes bestiales avec des allures aussi féroces que surnoises.

Vraiment, Mesdames, si je n'écoutais que mon goût je ne quitterais pas Chantilly par ce beau temps voilé, propice aux promenades. On est si bien, quand il fait chaud, près des étangs de Commelle ou dans les *layons* bien abrités qui conduisent vers ce lieu cher à la reine Blanche! La visite du château avec les splendeurs qu'il renferme peut faire d'un jour de pluie un jour d'enchantement. A quoi bon regagner Paris, laid et morne comme il l'est tous les ans après le Grand Prix? Il faut cependant que j'aie une dixième fois, la dernière, hélas! admirer, rue de Sèze, deux chefs-d'œuvre de Messonnier pour lesquels je donnerais tout le reste de l'exposition : *la Retraite de Russie*, une page d'histoire poignante, et *la Confiance*, une merveille d'observation et d'esprit. Qu'on ose critiquer, après avoir vu cela, la prétendue monotonie des *Liseurs* et des *Parties d'échecs* réunis! Messonnier ne possède pas seulement les qualités des maîtres hollandais; il a d'autres dons que certains envieux lui refusent : la variété, la grandeur au besoin.

T. B.

PROVERBE

Est-ce vrai? Vous la toilette, ô Clémence!
Il faut habille à la mode, ou sinon
Votre humeur est en deuil, votre esprit en démence;
Vous ne répondez plus que par oui, que par non.
On vous en vain d'être simple, modeste :
Vous faites une moue .. vous dites : « ... ! »

Mais je vous plains beaucoup parce que je déteste
Les pompons, les plissés, les pouffs, les falbalas.
... se rend à plaisir esclave d'une robe
Je le dis tout net : Ce goût n'est pas le mien!
Aux affiquets gênants, pour moi, je me dérobe,
Je m'en Essayez : on s'en trouve si bien!



Costume en surah mousse.

Toilette de mariée en ottoman et surah royal.

MODÈLES DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE DE GLUCK

Costume en surah mousse. — Jupe en taffetas ; les lés de derrière sont couverts par une jupe plissée, et le tablier par une draperie ouverte au milieu sur une quille de dentelle piquée de motifs en perles et chenille mousse. Corsage à grande basque ; deux rangs de dentelle au contour et au dessus, des motifs en perles. Un flot de ruban piqué, derrière, à la taille. Devant un double jabot très fourni : l'un en dentelle, l'autre en surah ; même garniture à la manche ronde.

Robe de mariée en ottoman et surah royal. — Sous-jupe en taffetas, le tablier couvert par une grande

draperie, divisée perpendiculairement en trois bouillonnés dont le bas se détache sur un plissé en surah royal. Un courant de fleurs d'oranger et de boutons suit le mouvement donné à la draperie par le relevé. La traine en ottoman forme de gros tuyaux d'orgue qui prennent sous le pouf et se développent progressivement. Le corsage est à basque avec une chemisette froncée, pincée à la taille par un flot de ruban ottoman. Une ruche de gaze et un bouquet près de l'encolure. A la manche une draperie et un plissé de dentelle.



COSTUMES DE CAMPAGNE, DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Costume en batiste changeante gris et rose chair et même batiste brodée d'un semé. — Jupe en batiste plissée verticalement, les plis arrêtés sous un ornement ruché; le bord inférieur de cette sorte de ruche joue sur un volant, plissé alternativement de plis couchés et de plis creux; le tout recouvre et est assujéti sur une sous-jupe en mousseline. Des draperies sont croisées sur la partie supérieure du tablier; celle de gauche en batiste brodée dentelée au bord avec une dentelle, celle de droite en batiste unie plissée de plis remontants; derrière, les lés plissés en batiste brodée, tombent droits. Le corsage assorti à la tunique a la basque du dos carrée, et celle du devant à pointe; au bord deux rangs de dentelle échelonnés; deux à la manche arrêtée sous le coude. Un col montant. Capote en paille, ornée de côté d'une gerbe de fleurs des champs, retenue dans une traverse en ruban.

Costume en lainage d'été mélangé bleu pâle, car-

mélite et mousse. — Jupe ornée de six plis pris sur la hauteur, recouvrant une sous-jupe en léger taffetas qui reçoit un plissé. Tunique drapée régulièrement, disposée, derrière, en longues coques et pans. Le corsage à basque ouverte, derrière, sur un éventail en velours mousse; devant les angles sont abattus. Un revers en velours mousse se boutonne de côté, et le corsage au milieu. Col droit et parement de la manche en velours. — Chapeau en paille mousse orné de ruban ottoman et d'une plume bleu pâle.

Costume en lainage Saint-Bruno et velours. — Jupe plissée de plis creux; au dessus de l'ourlet un pli rabattu. Tunique croisée avec poulx formant un drapé spirale. Corsage à basque ouverte aux coutures de côté et du milieu du dos, et bordée d'un dépassant en velours. Col droit, gilet et parement de la manche en velours mousse.

LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)

XII



Le jeudi suivant, à neuf heures et demie du soir, le petit cercle habituel était déjà réuni chez madame des Touches, ainsi qu'il convient à des gens qui ont l'intention louable d'être dans leur lit bien avant l'aube.

Roger d'Uzel arriva seul, très essoufflé, aussi pâle que ses moyens le lui permettaient. Miss Wood, au piano, commençait une valse. Il se précipita vers Sabine, l'enleva plutôt qu'il ne l'invita, et se mit à tourbillonner avec elle, au grand effroi des assistants sérieusement menacés par la chute probable du colosse.

« Où allons-nous ? Si les enfants se mettent à valser, maintenant !... » s'écriait Maurice en s'abritant derrière un meuble.

Roger tournait toujours, ne se préoccupant ni de l'étonnement, ni des rires, ni de la mesure, hélas ! Il avait autre chose à faire.

« Ils sont derrière moi, disait-il à sa danseuse d'une voix entrecoupée. Ils amènent leur Montrupert. Ils vont entrer. Oh ! Sabine, je ne veux pas que cet homme vous voie. Je ne veux pas qu'il vous parle. Il est très bien, l'animal, et il sait dire de jolies choses... »

— N'ayez pas peur, Roger, répondait Sabine.

— Si, j'ai peur. Je ne veux pas qu'il vous voie. Vous êtes jolie à faire peur, ce soir. Je suis sûr que vous avez mis cette robe neuve pour lui.

— Eh bien ! vous allez voir si c'est pour lui que je l'ai mise. »

Soudain, la jeune fille s'arrêta en poussant un léger cri et en s'appuyant de la main sur la robuste épaule de son valseur. On l'entoura ; les questions plurent de toutes parts.

— Je me suis tordu la cheville, dit-elle assez tranquillement. Maurice, porte-moi dans ma chambre. »

Cependant Roger, que tout le monde accusait de l'accident, recevait avec résignation une bordée de reproches. Miss Wood s'appropriait à suivre son élève ; madame des Touches la retint.

« Restez, je vous prie, dit-elle. Il faut qu'on se remette à danser. Je vais m'occuper de Sabine. »

Mary continua le *Beau Danube bleu*, et bientôt toute la jeunesse, rassurée sur la gravité de l'accident, tourna plus ou moins en cadence.

Au plus fort de la mêlée, Vincent de Montrupert arriva escorté de ses parents d'Uzel. En attendant que l'entrée du salon fût libre, il s'arrêta à la porte et, à peine ses yeux se furent-ils dirigés devant lui, qu'il ne songea plus à trouver l'attente trop longue.

Au dessus du piano qui lui faisait face, il n'aperce-

vait que la belle tête et les épaules au dessin superbe de celle qui jouait. Les yeux, tantôt baissés vers les pages de Strauss, tantôt levés sur les couples entraînés par la valse, rappelaient à Montrupert l'éclat lumineux et intermittent des phares qu'il avait aperçus souvent dans ses voyages. La contemplation du jeune homme prenait quelque chose de si intense, de si manifestement fasciné, que le prudent baron crut utile de lui frapper sur l'épaule.

« Doucement, mon neveu, fit-il. Ce n'est pas celle-là que tu épouses. »

— Ah ! répondit Vincent. Pas de chance, alors. C'est justement celle-là qui me plaît. »

La valse finie, le trio fit son entrée. Le président expliqua l'accident survenu à sa fille, en cherchant à diminuer les torts de Roger que son père parlait de mettre au pain sec pour la journée du lendemain. Puis les présentations du marquis commencèrent.

« Ah ! ça, dit-il bientôt à son oncle, au lieu de me nommer à tous ces laiderons, ne pourriez-vous me présenter à cette adorable fille qu'on laisse dans son coin, là-bas ? »

— Mais, mon cher, c'est l'institutrice.

— Voilà qui m'est égal, par exemple ! Je ne suis pas formaliste, moi, vous savez. Voyons toujours l'institutrice, en attendant l'élève. »

Deux minutes après, les personnes qui remplissaient le salon du président assistaient à un singulier spectacle. Le marquis de Montrupert, un des grands partis du moment, un homme passant pour être difficile et pour en avoir le droit, avait pris place à côté d'une pauvre Anglaise en robe de soie noire, assez mince, et causait avec elle comme si elle eût été seule dans le salon.

Dieu sait combien le scandale eût duré si madame des Touches, prévenue de l'arrivée des d'Uzel, ne fût entrée en ce moment avec Maurice. Au premier coup d'œil, ils virent l'un et l'autre ce qui se passait. Le jeune homme eut, dans la paupière, un frémissement singulier qui échappa à tout le monde, sauf à une seule personne. Quant à la présidente, qui avait du flair, elle alla droit au groupe, reçut les hommages du marquis, et, se tournant vers miss Wood :

« Mademoiselle, si vous êtes assez reposée, je vous serais obligée de vous remettre au piano. »

— La vilaine femme ! pensa Montrupert. Elle est bien faite pour être deux fois belle-mère. Brrr ! »

La soirée ne se termina pas sans que le marquis eût trouvé moyen de renouer à plusieurs reprises la conversation avec Mary. Mais, chose étrange ! toutes les fois qu'il voulut le faire, Maurice se trouva en tiers dans l'entretien.

Les invités partis, madame des Touches dit à son mari d'une voix qui n'était pas tendre :

« Eh bien! vous pourrez remercier l'abbé Césaire! Avais-je raison de prétendre qu'il est stupide d'avoir une beauté chez soi, quand on veut marier sa fille? Votre marquis n'a regardé que cette Anglaise et je suis sûre qu'à cette heure tout le monde se moque de nous. Si Maurice n'avait pas eu le tact de sauver la situation en affectant de ne pas les laisser seuls, ce serait un scandale.

— D'abord, répondit le président, je ne veux pas marier ma fille, au contraire. Ensuite, il faut être juste. Tant pis pour Sabine si elle s'est tordu la cheville! Je l'ai trouvée un peu douillette, par parenthèse. Quant à Montrupert, il est libre. Je suis loin d'être décidé à lui donner Sabine, à supposer qu'il la demande. Mais si miss Wood lui plaît, il l'épousera demain, autant que la chose dépend de moi.

— Je ne discuterai pas avec vous. Je crois qu'on appelle cela : être libéral. Soyons libéraux, mais ne soyons pas ridicules. En un mot comme en cent, il ne faut pas que le séjour de miss Wood chez nous se prolonge. Soyez sûr que vous vous en repentirez.

— Miss Wood restera, dit le président de cette voix très douce qui indiquait en lui une résolution arrêtée. C'est en la renvoyant que nous serions ridicules. Veuillez ne pas perdre de vue que je désire absolument qu'elle reste. »

Le lendemain, Sabine dont le pied s'était guéri plus vite qu'on ne l'aurait cru, dit à son institutrice :

« Eh! bien! le beau Vincent a-t-il paru très désappointé, hier soir?

— Entre nous, je ne le crois pas facile à désappointer, et, pour dire le vrai, j'ai trouvé qu'il se consolait un peu vite de votre accident.

— Ah! il se consolait! Tenez, Mary, vous pourrez le lui raconter un jour, mon accident, dit Sabine, en traversant la chambre à cloche-pied sur le membre malade.

— Grand Dieu! Sabine! dit miss Wood en joignant les mains; est-ce possible?

— Mon Dieu! oui. Je n'ai même pas voulu le voir, ce fameux marquis. Et je le déteste encore plus, puisqu'il en a pris son parti si facilement. »

Le jeudi suivant, mademoiselle des Touches n'avait plus mal au pied, et Montrupert lui fut enfin présenté. Mais cette présentation les laissa fort calmes l'un et l'autre. La grande différence entre cette soirée et la précédente fut que Vincent, sous prétexte de s'entretenir avec la fille de la maison, put causer plus tranquillement avec miss Wood, retenue par ses fonctions près de son élève. Quant à celle-ci, elle avait l'esprit trop ouvert pour ne pas voir qui, en réalité, jouait le premier rôle. Seule dans sa chambre avec l'Anglaise, avant de se déshabiller, elle s'approcha à pas comptés et, faisant une belle révérence :

« Je sais maintenant comment M. de Montrupert s'est consolé. Madame la marquise, je vous présente mes devoirs.

— Sabine, répondit miss Wood d'un ton sévère, je suis habituée depuis longtemps à vos espiègeries, mais celle-ci est de mauvais goût. Si vous avez de l'amitié pour moi, ne la renouvelez jamais.

— Pardonnez-moi, Mary, je ne dirai plus rien. Seulement vous ne m'empêcherez pas de penser. Et je suis sûre que mon frère pense comme moi. Il ne quit-

tait pas le marquis des yeux. Vous me pardonnez, n'est-ce pas? »

Miss Wood embrassa son élève et se retira sans répondre.

XIII

On était arrivé au milieu de mai. Le séjour à Paris du président et de sa famille ne devait pas être long; celui des habitants de la Grandcombe touchait à son terme.

Le marquis de Montrupert continuait à se montrer assidu rue de Beaune et, bien qu'on pût tenir pour certain qu'il n'y venait pas pour l'élève, il était trop homme du monde pour afficher ses préférences en faveur de l'institutrice.

La présidente gardait à qui de droit une terrible rancune de ce qu'elle appelait la déconvenue de Sabine, bien que celle-ci n'eût guère la figure d'une personne dont le cœur est brisé. Madame des Touches avait essayé d'obtenir que l'institutrice fût invitée à rester chez elle, quand Vincent paraissait au salon.

« Allons donc! avait répondu le président. De quel droit infligerais-je un affront semblable à cette jeune fille? Elle se borne à répondre quand on lui parle, et n'a jamais remué le petit doigt pour se faire remarquer.

— Mais enfin, comment trouvez-vous le rôle d'une fille de bonne maison sous les yeux de laquelle on fait la cour à son institutrice? En toute équité, c'est à Sabine que vous devriez donner des gages pour servir de chaperon à miss Wood. Ce trio est ridicule au dernier chef.

— Montrupert ne nous a jamais donné le droit de dire qu'il fait la cour à miss Wood. Maurice et Roger la lui font aussi, à ce compte. Ce n'est pas un trio c'est une quintette. Ils ne se quittent pas plus que les doigts de la main.

— Moi je vous dis que cette Anglaise a son plan bien arrêté. Elle chasse au mari, comme elles font toutes dans son pays. Sans cela elle verrait la fausseté de sa situation et serait la première à demander à partir.

— Et si elle demandait à partir, vous en conclueriez qu'elle est coupable! Parlez-moi des femmes pour enfermer les gens dans un cercle vicieux. Ma chère, la défiance n'est pas la clairvoyance. Je saurais agir s'il le fallait. »

Un matin, le président causait dans son cabinet avec son fils.

« Nous allons bientôt regagner le Sauzet, disait-il. Pour toi, je suppose que tu resteras ici jusqu'aux vacances. Si tu veux te mettre à plaider, il est temps de t'en occuper d'une façon sérieuse. »

Le jeune homme rougit imperceptiblement.

« Mon Dieu! mon père, répondit-il, je vous avoue que mon intention était au contraire de partir avec vous. Les rôles sont pleins, maintenant, pour jusqu'à la fin de l'année judiciaire. Ce n'est qu'à la rentrée que je pourrai trouver de grandes causes et votre désir n'est pas, je pense, de me voir m'attaquer aux murs mitoyens.

— A la bonne heure. Mais que feras-tu là bas pendant cinq mois ? Tu n'as jamais été fou de la campagne, que je sache ? »

Au moment où Maurice cherchait une réponse qui ne venait pas très vite, on annonça le baron d'Uzel. Le vieux gentilhomme entra comme un ouragan et, jetant sur un divan son chapeau et sa canne :

« La peste soit des filles qui s'avisent d'avoir des entorses là où elles n'en ont que faire ! s'écria-t-il. Et que le diable emporte les pères qui trouvent bon d'avoir chez eux des gouvernantes tournées comme des duchesses ! »

— Eh ! là ! mon voisin, quelle mouche te pique ? fit le président, la main tendue vers son ami. Tu vomis l'anathème, ce matin. Voyons : qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé que Vincent, quand je te l'ai amené un certain soir, n'a pas trouvé Sabine, comme tu sais. Sans doute il s'était promis de devenir fou de quelqu'un avant de s'endormir ; il n'a pas voulu que sa soirée fût perdue. Il s'est amouraché de miss Wood. Voilà ce qui est arrivé. Trouves-tu cela charmant, toi ?

— Je trouve cela plus que charmant. Je le trouve providentiel. Ce monsieur si inflammable n'est pas du bois dont je ferai mon gendre. D'ailleurs le danger n'est pas grand. Tu pars dans trois jours et moi dans quinze. Ton neveu n'a qu'à s'embarquer pour l'Afrique, puisqu'il connaît l'Asie. Tu peux croire que Sabine n'en aura pas la jaunisse, ni moi non plus.

— Tu ne penses qu'à toi, égoïste ! Tu ne sais donc pas que Vincent, sous prétexte qu'il a besoin de l'air des champs, veut absolument nous suivre à la Grandcombe. Comme bien tu penses, je n'ai pas donné dans le panneau. « L'air de la Charente ne vaut rien pour vous, ai-je dit. Il ressemblerait trop à celui de Paris. Allez faire un tour dans l'Engadine. Vous m'en direz des nouvelles au retour. »

— Eh bien ! tu as agi en homme avisé.

— Oui, seulement tu ne connais pas Montrupert. « Mon oncle, m'a-t-il répondu fort tranquillement, ne jouons pas au plus fin. De trois choses l'une : ou vous m'emmenez à la Grandcombe, ou je vais prendre mes quartiers d'été à Saintes qui est tout près, ou bien vous me rendrez, avant de partir, le service d'aller demander pour moi la main de miss Wood. » De sorte que, mon ami, comme j'en suis pour abréger les préliminaires, j'ai l'honneur de te demander pour mon neveu, le marquis d'Entrevaux de Capdenac de Montrupert, chef du nom et des armes et seul rejeton mâle de sa maison, la main de miss Wood dont tu représentes en ce moment la famille, à supposer qu'elle en ait une, puisqu'elle est chez toi. »

Le baron d'Uzel s'essuya le front. M. des Touches se promenait à grands pas sans répondre, tandis que Maurice, très pâle, tenait les yeux fixés sur son père, comme si la réponse qu'il allait entendre fût destinée à lui-même.

— Et c'est à moi que ton neveu adresse sa demande ? interrogea le président au bout d'un instant de silence.

— En galant homme, il ne pouvait agir autrement. Il eût manqué de respect à toi et aux tiens en ne te prévenant pas, tout d'abord, de ses intentions. C'est à toi de voir, maintenant, quel parti tu dois prendre.

— Eh bien ! alors, voici ce que tu vas rapporter à ton neveu : Je m'engage à instruire miss Wood de la recherche dont elle est l'objet. Mais, pour des raisons à moi connues, je me réserve un délai d'un mois pour le faire. D'ici là, Montrupert s'engagera à tenir sa demande secrète à l'égard de tout le monde, même de la jeune fille, et à ne pas la revoir dans cet intervalle. Je prends le même engagement de discrétion pour moi et pour mon fils, que le hasard a fait assister à cet entretien. Tu entends, Maurice ?

— C'est convenu, dit le jeune homme. »

Le baron parti avec la réponse qu'il était venu chercher, le père et le fils se retrouvèrent seuls en présence l'un de l'autre.

« Tu comprends mon embarras, fit le président. Je ne puis faire un pas de plus sans consulter l'abbé Césaire. Il faut savoir avant tout si ce mariage est possible. Vincent est un exalté, deux fois millionnaire, qui peut se permettre bien des choses. Mais, par certaines révélations, le curé de Saint-Eutrope peut l'arrêter net. Or, je suis trop attaché à cette jeune fille pour l'exposer à une déception aussi terrible. Tout à mon retour au Sauzet, je m'en expliquerai avec l'abbé. Le reste ne me regardera plus. Quel rêve ce serait que ce mariage ! »

— Oui, répondit Maurice. Un beau rêve, en effet ! »

Mais il ne dit pas pour qui.

XIV

Le déjeuner qui suivit cette matinée féconde en événements eut quelque chose de glacial. La pauvre Mary sentait peser sur elle les regards de tous ceux qui l'entouraient. Le président la considérait d'un air bienveillant, mais étrangement sérieux. Madame des Touches, qui, depuis quelque temps, affectait de ne plus la laisser sortir seule avec Sabine, semblait vouloir la percer jusqu'au fond de l'âme avec ses petits yeux inquisiteurs. Ceux de Maurice étaient souvent fixés sur elle avec la tristesse d'un reproche muet. Seule, Sabine s'évertuait, avec sa gentillesse ordinaire, à dissiper cette atmosphère de contrainte générale. Mais ses plaisanteries ne portaient pas. Elle aussi se sentait gagnée par la contagion d'une gêne indéfinissable.

Elle sortit de bonne heure, avec sa belle-mère, pour les visites d'adieu déjà commencées. Le président et son fils ne tardèrent pas à les imiter. Miss Wood resta seule avec ses pensées qui n'étaient pas couleur de rose.

« Hélas ! songeait-elle, ils sont tous aigris contre moi. Comme, en quelques semaines, tout a changé dans ma vie ! On m'épie, on me craint, on me suspecte. On me reproche d'avoir volé ce qui était destiné à une autre. L'ai-je fait exprès ? Ils croient tous que je suis une vulgaire intrigante, tous, même *lui* ! »

Elle appuya son front sur sa main et ses larmes coulèrent silencieuses. Bientôt, sous cette pluie chaude, le souvenir germa dans son cœur amolli. Elle chercha les êtres qui l'avaient aimée, qui jamais n'eussent douté d'elle. Il n'y en avait que deux : l'abbé Césaire et la Mère O'Brien qui lui avait dit quelques

mois avant : votre place vous attendra, si jamais vous désirez la reprendre. Hélas ! *il fallait* la reprendre. Il fallait sortir de cette maison où le repos ne pouvait plus exister pour elle. Il fallait fuir l'amour, non pas celui du marquis de Montrupert, qu'elle avait si peu cherché, mais un autre... celui qu'elle sentait grandir en elle pour Maurice des Touches.

Elle avait cru d'abord n'avoir que de l'amitié — même cette amitié elle ne pouvait la laisser voir ! — pour ce jeune homme qui, dès le premier instant, s'était montré si bon pour elle. Et non seulement bon, mais profondément respectueux, avec les mêmes attentions qu'il aurait eues pour une égale de sa sœur. Seule, peut-être, de toutes les personnes qui vivaient sous le même toit, elle avait deviné la tristesse profonde du jeune magistrat privé de sa carrière. Plus que personne, sans doute, elle avait compris l'étendue de son sacrifice et elle en avait apprécié la noblesse. En peu de temps, Mary l'avait jugé supérieur à tous les autres. Pour les femmes d'une nature élevée, c'est souvent ainsi que l'amour commence. Il prend le cœur en feignant d'emporter l'estime. C'est ainsi qu'on conduit un pauvre fou derrière les grilles en lui proposant la visite de quelque somptueuse résidence. Le malade a cru s'endormir dans un château, il se réveille dans une prison, et, s'il demande à s'en aller, on lui répond par une douche.

L'amour entre si habilement, quand il a résolu de pénétrer quelque part ! Qui se fût douté que ces soirées passées sous la même lampe, sans se parler beaucoup, presque sans se regarder, avaient jeté l'un vers l'autre Mary et Maurice mieux que n'eût fait la plus romanesque des aventures ? Et chacun d'eux ignorait encore l'amour de l'autre ! Un commun sentiment de respect pour le devoir et pour la maison paternelle enchainait jusqu'à leurs yeux.

Depuis quelque temps, miss Wood était plongée dans ses tristes réflexions, lorsque le bruit de la porte lui fit relever son visage humide. Maurice était sur le seuil, la regardant avec une sorte de colère.

« Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il d'un ton sourdement irrité. Je vous assure que ce n'est pas le moment. Sans lire dans votre main, je peux vous donner l'espoir d'un avenir brillant. »

Elle s'apprêtait déjà à quitter le salon, mais, à ces paroles, elle se retourna et fixa sur celui qui venait de les prononcer l'honnête regard de ses yeux limpides.

« Que vous ai-je donc fait à tous ? soupira-t-elle d'une voix brisée. Que vous ai-je fait, à vous en particulier, qui m'aviez paru d'abord si bon et si juste ? Pourquoi me parlez-vous comme à une aventurière intrigante ? Depuis un mois, cependant, vous m'observez d'assez près pour savoir à quoi vous en tenir. Ai-je recherché ou encouragé certaines attentions ? Avais-je seulement le droit de les fuir sans me montrer ridicule ? Après tout, que suis-je ici, moi ? une per-

sonne que l'on paye pour être là où se tient son élève.

— Oh ! s'écria Maurice, est-ce vous qui parlez ainsi ? mon Dieu ! si vous saviez ! si je pouvais vous dire !

— Ayez tous un peu de patience. Ce ne sera pas long maintenant. Mais il faut que je sache où aller, car je ne trouverai pas comme vous, monsieur, la maison paternelle prête à me recevoir.

— Comment ! s'écria Maurice éperdu, vous voulez partir ?

— Essayez donc de me dire que je dois rester ! Soyez tranquilles, gens sévères que vous êtes. Là où je vais, le marquis de Montrupert ne pourra pas mesuivre, ni vos reproches m'atteindre.

— Eh bien ! si vous voulez partir, du moins partez détrompée. S'il y a un être au monde qui vous respecte, qui vous honore, qui vous estime, c'est moi. Comment n'avez-vous point vu clair dans mon âme ? Comment avez-vous pris pour de la sévérité ce qui était de la tristesse, pour du soupçon ce qui était... la souffrance jalouse d'un cœur qui vous aime ?

— Ah ! s'écria Mary en cachant d'une main tremblante le rayon qui brilla dans ses yeux. C'est maintenant qu'il faut que je parte ! »

Et elle disparut, sans que Maurice essayât de la suivre.

Fermant la porte derrière elle, Mary s'était assise à la petite table où elle écrivait. Elle ne voulait même pas réfléchir à ce qu'elle venait d'entendre. Une seule chose était évidente : il fallait quitter sans retard cette maison où sa présence mettait le trouble. Cherchant à rassembler ses idées, elle traça, sans s'arrêter autrement que pour tourner les pages encore humides, les lignes suivantes :

« Mon Père, vous serez bien tristement surpris de ce que vous allez lire. Il faut que je parte : je voudrais être déjà partie. Voici ce qui est arrivé ; il me semble que ce n'est pas de ma faute.

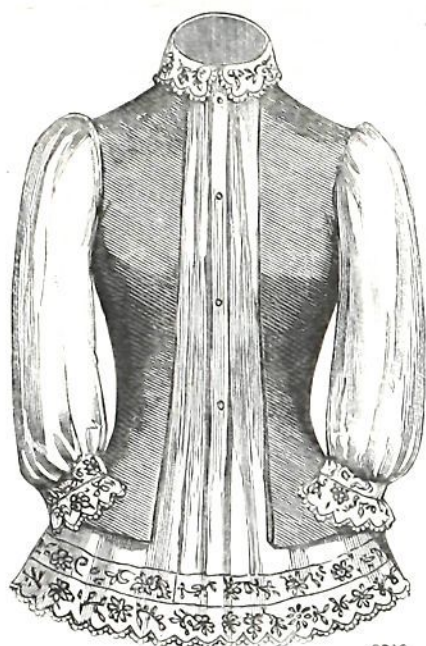
» Depuis que le frère de Sabine est revenu, on a reçu un peu plus de monde, de jeunes gens surtout ; parmi ces derniers, le marquis de Montrupert que les d'Uzel présentaient avec l'intention, plus ou moins secrète, d'en faire le mari de mon élève.

» Malheureusement, ce jeune homme qui n'est plus très jeune, mais qui me paraît passablement fou, s'est avisé de changer le programme et de s'éprendre d'une autre. Vous devinez de qui. Le malheur n'est pas bien grand, ni pour le marquis dont l'ardeur se serait calmée sans doute assez vite, ni pour Sabine qui ne veut de lui à aucun prix, ni même pour moi que cette conquête involontaire laisse parfaitement calme. Mais il y a quelqu'un qui ne me la pardonnera jamais ; c'est madame des Touches. Chacun de ses regards me dit : vous êtes une voleuse ! Cela seul me ferait partir.

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain Numéro.)

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4476,
et le patron découpé d'une chemisette bretonne, figurine page 12.



3013

Chemisette avec veste bretonne (patron découpé).

afin que les mouvements en la déplaçant ne fassent pas bouger la chemisette. On peut faire cette dernière en étamine de fil pour la visite en laine; en surah pour celle en soie, ou mieux en gaze crépée.

Matinée en mousseline rosée.—Le dos plissé verticalement de 3 plis creux; mêmes plis au bord de chaque devant. Une dentelle descend en spirale, de l'encolure, et tourne au bas où elle fait volant. Le col est fait d'une dentelle montée à plis creux et coupée sous les plis, pour passer un ruban de satin grenat. Même arrangement à la manche, au dessus de l'engageante en dentelle. Ceinture

en ruban de satin grenat largement nouée à la taille.

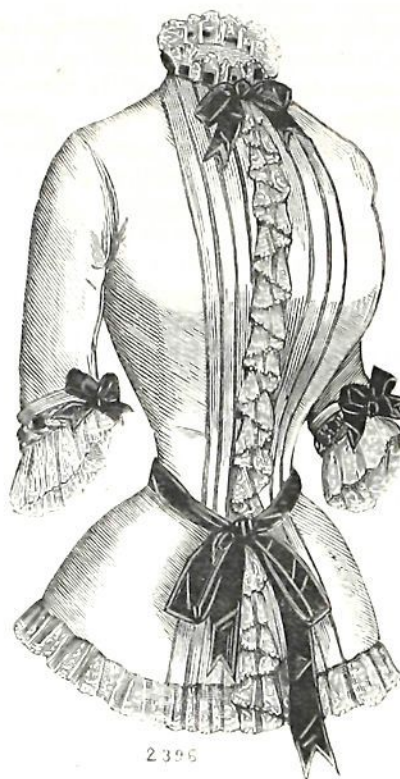
Explication du patron découpé.

- 1, Devant de la chemisette.—2, Dos de la chemisette.—3, Manche de la chemisette.—4, Devant de la veste.—5, Dos de la veste.

Ce modèle emploie 1 mètr. 50 c. d'étoffe pour la veste et 3 mètr. pour la chemisette plissée. Les coches du patron découpé correspondent aux lettres de raccord du détail tracé, et les lignes à la roulette aux li-

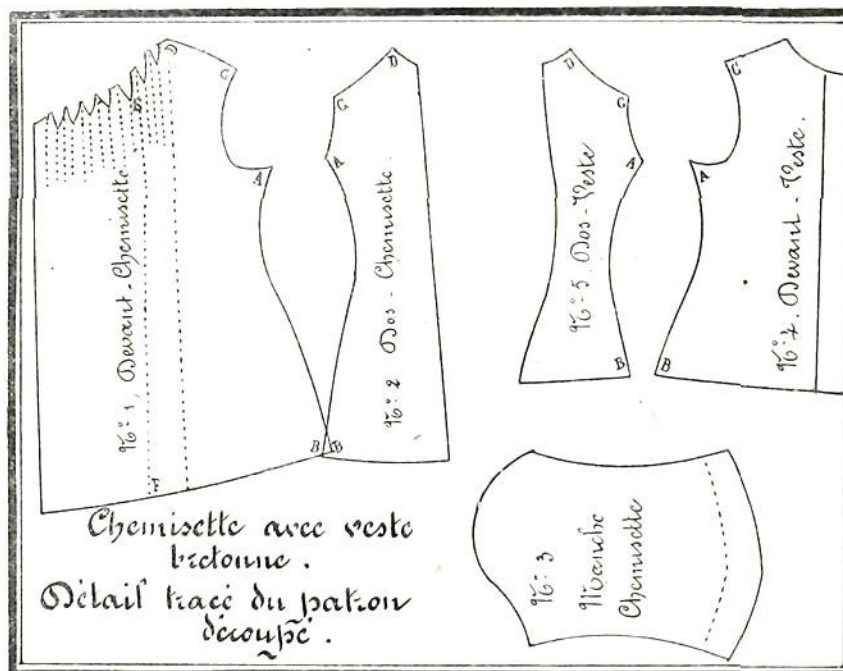
Veste bretonne pour déshabillé.

— La chemisette est largement plissée avec un volant et une bande de broderie anglaise; même broderie à la manche large, serrée au poignet, et sur le col montant. La dentelle peut remplacer la broderie. Sur cette chemisette se pose une veste en étamine de laine ou en soie, cintrée au dos ainsi qu'à la couture du dessous du bras. La veste n'est assujettie qu'à l'encolure



2395

Matinée en mousseline rose.



Chemisette avec veste bretonne.
Détail tracé du patron découpé.

gnés pointillés. On préparera le devant en faisant les plis indiqués, plis maintenus seulement à l'encolure; on ajustera le dos, lequel a, au milieu, une couture cintrée. La manche a la forme pagode, resserrée par des fronces avec un poignet en broderie ou en dentelle; une manchette flottante assortie. Au bas de la chemisette poser une garniture pareille à celle de la manche. La veste a une couture cintrée au milieu du dos. Réunir le devant à la couture du dessous du bras et à celle de l'épaule. Placer sur la chemisette le devant, le fixer à la lettre E. L'encolure de la chemisette et celle de la veste se prennent ensemble pour monter le col droit; celui-ci est recouvert par une broderie ou une dentelle, selon la garniture de la veste. Le bas de la veste peut être libre ou fixé à la lettre F. On ferme la chemisette par de doubles boutons en or ou en perle.